

Les modernes

https://fr.wikipedia.org/wiki/Philosophie_de_l'espace_et_du_temps Extraits

La pensée moderne

À l'époque moderne, la philosophie du temps va osciller entre **les deux pôles du réalisme et de l'idéalisme**. Les réalistes confèrent au temps (comme à l'espace) une existence propre, indépendante de l'esprit humain ; les idéalistes récusent ou mettent en doute cette existence indépendante.

Opposition entre Leibniz et Newton

Ce débat est particulièrement mis en évidence dans la polémique qui a opposé au début du XVIII^e siècle (de 1714 à 1716) Isaac Newton et Gottfried Wilhelm Leibniz dans un échange épistolaire fameux où Samuel Clarke se fait l'avocat du savant anglais. Centré sur le statut de l'espace et du temps, le débat comporte aussi des sous-entendus personnels (querelle de priorité concernant l'invention du calcul intégral), des arrière-plans épistémologiques (réalisme du physicien contre idéalisme du mathématicien) et des enjeux théologiques.

Pour Newton l'espace et le temps font partie (comme l'indique le titre de son ouvrage fondamental : *Les Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, 1687) des bases indispensables à toute science de la nature. En tant que coordonnées permettant de représenter tout phénomène qui se produit dans la nature, ils fournissent en effet à la physique le cadre universel et objectif dont elle a besoin, la scène vide sur laquelle n'importe quelle histoire pourra être représentée. C'est pourquoi Newton les dit « absolus » (existant indépendamment des choses qui composent notre monde), parfaitement homogènes et neutres (indifférents aux choses qui peuvent prendre place en eux), et « infinis » (puisque tout commence et tout finit en eux, tandis qu'eux-mêmes ne sauraient, par voie de conséquence, avoir ni début ni fin ni limite quelconque). Ils sont en quelque sorte des attributs divins ou des extensions de la Pensée divine quand elle conçoit et contemple sa création (« *sensoria Dei* » dit Newton)... Comme l'espace et le temps ainsi conçus diffèrent de ceux dont nous avons communément l'expérience, Newton les dit « vrais et mathématiques » (symbole t des lois physiques). Le temps de la physique, par exemple, coule uniformément depuis toujours, sans relation à rien d'extérieur à lui, et il continuerait de couler ainsi quand bien même il n'y aurait nulle part aucun mouvement d'aucune sorte. Il diffère donc du temps social qui se règle, lui, sur des mouvements naturels toujours un peu irréguliers et qu'on mesure en conséquence de manière forcément approximative.

Leibniz quant à lui refuse de reconnaître à l'espace et au temps les caractères absolu et infini qui en feraient des attributs divins : ce sont des créatures, des propriétés du monde créé, et, à ce titre, ils ont partie liée à l'ensemble des choses créées et, bien sûr aussi, des limites. Dans un monde que le Créateur (pour refléter sa propre perfection) a voulu aussi diversifié, saturé d'être, riche et harmonieux que possible (« le meilleur des mondes possibles »), l'espace et le temps, loin d'exister par eux-mêmes, ne sont qu'un certain arrangement, ou un certain ordre général entre les choses. L'un et l'autre n'existent donc pas à la manière des choses matérielles, ils n'en sont pas non plus les conditions premières (comme le voulait Newton), mais ils existent tout au contraire dans les relations entre ces choses, bénéficiant d'une réalité qui en est tout entière dérivée. Par-là s'explique la réalité paradoxale qu'on a toujours reconnue au temps (mélange d'être et de non-être) : il existe en fait comme existent les nombres (qui viennent nombrer des choses préexistantes) ou toutes les idéalités mathématiques ; c'est (comme l'espace) une chose mentale, un pur être de pensée.

Kant

Emmanuel Kant conjugue à sa façon les deux tendances contraires : pour asseoir le réalisme de la science newtonienne, il va dématérialiser l'espace et le temps. S'interrogeant en effet sur les conditions de possibilité de notre connaissance objective de la nature, il cherche à rendre compte de l'adéquation entre les objets du monde extérieur et les idées qui s'en forment en nous. Ces idées sont construites par l'entendement sur la base des informations fournies par nos sens. Autrement dit, l'expérience que nous avons de la nature et du monde extérieur met en jeu deux opérations : primo, la réception dans la sensibilité des données brutes fournies par les sens ; secundo, l'élaboration de ces données par l'entendement qui en fait des objets de pensée. Or l'espace et le temps sont au cœur de la première de ces opérations... Tout ce que nous percevons est immédiatement situé par nous dans l'espace et dans le temps. La réception dans la forme spatiale imprime sur le donné sensible une marque d'extériorité : les phénomènes livrés à notre sensibilité sont d'emblée identifiés comme extérieurs à nous et extérieurs les uns aux autres, ce qui permet de leur donner ensuite une grandeur, une figure, et

d'établir entre eux des relations... La perception dans la forme temporelle, quant à elle, enregistre les phénomènes selon l'ordre dans lequel ils nous affectent. Elle marque ceux qui sont simultanés, ceux qui se succèdent, et par là elle sert de base à toute représentation de mouvement ou de changement... en nous et hors de nous. Le temps appartient donc à notre expérience la plus intime. Il modèle, ou plutôt il module, l'intuition que notre esprit a de lui-même et de tout ce qui lui arrive. Constitutif de la sensibilité humaine, il est, selon Kant, la « forme du sens interne » par lequel nous sentons nos propres impressions, comme l'espace est la « forme du sens externe » par lequel nous sentons les objets qui viennent s'imprimer en nous. Et comme ces deux « formes de la sensibilité » sont en nous avant toute expérience (puisque c'est elles qui rendent celle-ci possible et la fondent), elles sont « *a priori* » (ce qui ne veut pas forcément dire innées) et « pures » en elles-mêmes de tout contenu empirique (prêtes du coup à recevoir et à traiter n'importe quel contenu)... [...]

Bergson

Henri Bergson a bâti toute son œuvre sur la distinction de la « durée intime » et d'un temps matérialisé et dégradé dans les choses. Mais lui aussi brouille les lignes d'une séparation trop simpliste entre le dedans et le dehors, l'esprit et le monde. Le temps véritable, c'est celui qui sourd au plus intime de notre conscience, dans le flot désordonné des impressions de toutes sortes, dans le glissement continu de nos états intérieurs, dans l'enrichissement graduel de notre moi. C'est une simple durée, une durée pure et continue, comparable à l'écoulement d'un fluide ou au développement d'une mélodie. C'est comme une croissance du dedans, le passé se prolongeant sans interruption dans le présent et celui-ci débordant à son tour sur l'avenir. C'est le mouvement naturel de la conscience, l'élan qui lui donne vie. « La durée toute pure est la forme que prend la succession de nos états de conscience quand notre moi se laisse vivre, quand il s'abstient d'établir une séparation entre l'état présent et les états antérieurs. » Cette durée est capricieuse, élastique, indivisible, irrégulière... Rien à voir avec le temps domestiqué de la vie sociale que nous mesurons avec nos montres. Ce dernier est fabriqué artificiellement, sur mesure en quelque sorte, pour les besoins de la vie pratique. Dans la représentation commune du temps, on profite en effet de la double nature du mouvement (spatiale et temporelle) pour rabattre le temps sur l'espace et figurer son écoulement par une ligne. Rien de plus facile alors de diviser cette ligne autant que nécessaire pour y compter des unités de temps. Mais ce qu'on mesure, c'est toujours un intervalle délimité par des points fixes (arrêts fictifs du temps) ; la mobilité de la durée s'est évaporée, on n'a plus affaire qu'à de l'espace... C'est pourquoi le temps ordinaire (qui est aussi celui de Newton et de la science, quantifiable et mesurable) est en fait un temps dénaturé, standardisé et normalisé, contaminé par l'espace et les soucis pratiques. [...]